

RUMINADES D'UN CAMPLUCHARD...

Les bons bougres qui n'ont pas la mémoire trou courte se rappellent qu'en l'été de 1893 il y eut une espatrouillante sécheresse, - et comme conséquence, peu ou pas de foin ni d'autres fourrages; pas mèche non plus d'en recevoir de l'étranger, à cause des sacrés tarifs de douane «relevés» par les culs de mélinitarde.

Aussi, ce que le bétail fut déprécié! Il ne se vendait foutre plus. On l'abandonnait simplement sur les champs de foire, plutôt que de le voir crever de famine dans l'étable.

Cette maudite sécheresse passée, beaucoup se mirent à ruminer, pour se garer, le cas échéant, du retour de pareilles misères. Des types instructionnés vinrent à la rescousse et se foutirent à répandre l'idée de remplacer les fourrages du patelin par d'autres, plus amis du sec, tels que les consoude et la vesce velue.

Mais, derrière ces types se dressa le mercanti, - qui toujours dans un commerce ou dans l'autre, trouve à faire son beurre de la mistoufle du pauvre monde. Pour faire ces nouveaux fourrages, fallait des graines et dam, comme le grand besoin était là - et que ce qui est nouveau se paie - c'est à feu d'argent qu'on pût faire sa provision de semence.

Les désargentés comme bibi - et ils sont pas rares - ont dû se taper, s'en tenir aux vieilles prairies, quitte à ne pas avoir une botte de foin quand la putain de sécheresse de 93 aura la fantaisie de repiquer au truc.

Il y a autre chose encore à dire là-dessus: avec ces fourrages tant vantés, tant prônés, on nous a souventes fois foutus dedans, tout on ratissant notre peu de monouille si péniblement mise de coté. A part la vesce velue, je crois que tout le reste ne vaut pas le diable et que si le soleil chauffe trop, on aura aussitôt fait de faucher dans ces prairies que dans nos sainfoins ou nos luzernes.

Bref, ça a été la même répétition pour les fourrages que pour les vignes américaines il y a une vingtaine d'années. Quand la maudite bestiole eut ravagé nos vignobles et qu'on eût l'idée de les requinquer avec des plants américains, - ce qu'on les vendait chérot, ces nom de dieu de sarmants! Des boutures et des racines de Jacquez, de Riparia, d'Herbemont, d'Othello..., ça coûtait les yeux de la tête.... et que de fois on était roulés sur la qualité!

C'est toujours au pauvre la besace! Grâce en effet à tout ce sale engencement des choses dans notre société de merde, le riche seul se tire d'affaire de n'importe quel avaro, - quant au simple cul-terreux: sécheresse, phyloxéra, (une simple grêle même) le foutent dans le pétrin, à ne plus pouvoir s'en sortir.

Je viens de dire que le richard se tirait toujours d'affaires, et je m'en dédis pas, mille trompettes! Je dois même ajouter que non seulement il se tire d'affaires, mais qu'il fait bougrement son beurre avec les cheries du temps et des saisons, - avec tout ce qui coupe la chique aux bons fieux de pétrosquins.

Je m'explique, nom d'un foutre, et par des preuves: ils sont des milliers et des milliers, les gas qui n'ont jamais pu remettre sur pied leurs vignes chambardées par le phyloxéra et qui, ruinés à plate couture, ont du vendre pour un morceau de pain leur bout de terres en friches, au gros richard voisin.

Et des milliers aussi, les ceusses qui dans le chameau d'été de 1893 durent donner pour rien leurs

bœufs ou leurs vaches, - et qui, depuis, n'ont jamais pu en acheter d'autres pour labourer leurs lopins.

Force est donc que ces lopins aillent arrondir - et vil prix - les gros domaines de mossieu le comte, du vieil usurier, du couvent, ou du gros patron enrichi de la ville.

Une autre chose, qui sert bien aussi les intérêts des jean-foutre, c'est la mévente ou la dépréciation mirobolante des divers produits de la terre, - blés et vins principalement.

En effet, cré pétard, tous les droits fichus par la clique à Méline sur les blés et les vins étrangers ont fait tout juste l'effet d'un crachat dans la rivière: le blé et le vin sont restés au même prix.

N'a-t-on pas vu, y a pas si longtemps, les vins du midi à 5 francs l'hectolitre et, l'été dernier, le blé ne se vendre que 13 francs.

Il est vrai que les frangins de la ville n'en paient pas moins le bricheton horriblement cher et le piccolo itou.

Il est pareillement vrai que nombre de bons bougres de la cambrousse cheminent du berceau au cimetière, sans jamais tâter au pain blanc.

Par contre, les intermédiaires et les gros proprios font de grosses fortunes; les salauds mènent des vies de patachons, pompent du Champagne et se baladent en calèche.

Maigre ce que j'en dégoise, je ne peux donc pas souhaiter que le froment et lo piccolo enchérissent et - kif-kif le copain Barrucand - j'en pince rudement pour le pain gratuit... et en attendant la réalisation de sa chouette idoche, pour le pain le plus bon marché possible.

Pourtant, d'un autre côté, au prix qu'est le blé - faut bien le dire - y a pas mèche pour le campluchard d'en faire venir s'il ne se vend pas son prix de revient!

Il faudrait biaiser, et pour contenter tout le monde, trouver un joint: au lieu de récolter un sac, en récolter plusieurs.

Et ça pourrait se faire, avec les galbeuses machines que les campluchards pourraient employer (en se donnant un coup de main les uns les autres); avec les engrais chimiques qui décuplent le rendement.

Mais, mille marmites, là encore - comme pour les sarments d'Amérique et pour les nouveaux fourrages - il y a le grand hic: la galette!

C'est triste, bougrement triste, bon dieu, mais nous n'avons plus un rotin!

Ah, il est loin - bien loin! - le temps où ça allait à demi-bien à la campluche: où l'on pouvait licher quelques riches coups et s'emplier le fanal sans trop de soucis: ou il y avait plus de jaunets qu'aujourd'hui de pièces blanches.

Et dire que c'était sous Badingue (je sais bien que c'était pas sa faute) et que depuis que sont en place les rossards de républicains, qui nous avaient promis des chiées de satisfactions, tout le bonheur possible et imaginable - ça va de mal en pire.

«Avec ça, me diront les camaros, où donc passe le pognon? On en fabrique toujours un peu plus, toujours on découvre de nouvelles mines d'or... conséquemment, pourquoi n'abonde-t-il pas davantage?».

Ah! Où qu'il va? Vietdaze, il ne devrait pas aller, il va dans les roustissures:

Il va dans les poches des morpions de la gouvernance, à qui nous crachons 4 milliards par an pour être canulés dans les grands prix et, au besoin, pour nous faire casser la margoulette;

Il va dans les poches des notaires qui ont joué de la fille de l'air, emportant les «économies» des niguedouilles qui auraient riche ment mieux fait de se donner du bon temps avec;

Il est allé dans les caisses de cette fameuse Union Générale, la banque jésuitarde, rivale des youpins, qui devait rétablir roi de Rome l'andouillard Léon 13, - et qui a tout bonassement foutu à sec des charribotées de crétins;

Il a été au Sénégal faire des chemins de fer qui ne marchent pas et au Panama fabriquer des canaux où l'eau ne coulera jamais;

Il est dans les sacoches des Rothschild et autres fripouillards: les accapareurs des cuivres, du métal, les associations de malfaiteur du pétrole:

Il a filé on Russie... une risette de l'autocrate ayant suffi pour empaumer nos cocos de républicains et les faire couper dans le pont de l'alliance franco-russe.

Et la kyrielle n'est foutre pas finie! Demain notre belle galette ira en Chine, pour payer les Japonais, de la tatouille qu'ils ont foutue aux Chinois. Nos amis les Russes garantissent l'emprunt, - mais, turellement, avec le pognon des maboules français. Quant au peu qui reste, il va en Angleterre... pour extraire l'or des mines d'Australie et du Transwaal, _ à Madagascar aussi, les millions dansent pour l'expédition, - en attendant qu'on en demande pour l'exploitation des petites.

Bref, Vietdaze, le capital va partout, sauf à la terre nourricière... Alors, que faire?

Que faire, nom de dieu ? Eh bien, j'ai beau me gratter la tête, je ne trouve qu'une solution: on jacasse tout le temps de la banque-route, comme d'un croquemitaine, - moi,- cré-couillon, je crois qu'elle serait la bienvenue.

Il nous faut, de part et d'autre, turbineurs des villes et turbineurs des champs, manœuvrer de manière que richards, gouvernants, curés, proprios et toute la vermine soient obliges de démissionner...

Ensuite, ou aura du bon temps: les prolos étant à l'aise dans les usines, les cul-terreux aux champs,' on échangera gaîment nos produits, sans intermédiaire goulu.

Grande abondance de boustifaille, de frusques et de piôles, l'instructionnement à jet continu, du loisir en masse... ce sera le communisme libertaire, dont les pleins-de-truffes disent tant d'horreurs.

Sorti de cette solution, je crois que c'est comme pour le crétin hors de l'église, - qu'il n'y a pas de salut!

Quant aux chèques, aux billets de banque et autres valeurs, dam, ça servira - kif-kif les feuillets du Code désormais inutile - à se torcher le croupion.

Pour les jaunets et les pièces blanches, ce sera un peu différent, - comme il ne faut rien laisser perdre de ce qui est utilisable, on en fera des cuillers et des fourchettes pour piquer dans le plat.

Le Père Barbassou.
